

Compte rendu opéra. Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena ... Mise en scène : Jean-Yves Ruf. Direction : Leonardo García Alarcón.

Dans la très belle saison de l'Opéra royal de Versailles, la production d'**Elena**, dramma per musica de Cavalli, était très attendue depuis son succès aixois cet été. C'est grâce en partie au travail de défricheur de Jean-François Lattarico (voir son excellent livre sur Busenello sorti cet été) et d'autres chercheurs passionnés, que petit à petit reviennent sur le devant de la scène, des œuvres injustement oubliées. Après Caligula de Pagliardi et Egisto de Cavalli tous deux recréés par le Poème Harmonique, c'est à nouveau un opéra de Cavalli que nous redécouvrons ainsi. Outre la merveilleuse musique de ce dernier, Elena se révèle être ce que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des premiers opéras comiques de l'histoire. Certes, la tragédie est ici également présente. Mais comme dans la Commedia dell'Arte, à qui Elena doit beaucoup, elle apporte surtout sa part de poésie jubilatoire et mélancolique, qui permet au lieto fine de trouver sa voie et sa raison d'être.

Enchantements vénitiens

Tombée dans l'oubli depuis sa création en 1659 au Teatro San Cassiano à Venise, – avec toutefois une première production en 2006 aux Etats-Unis sous la direction de Kristin Kane qui a



consacré une thèse à cet opéra – Elena a retrouvé grâce à une collaboration fructueuse entre Leonardo García Alarcón à la direction et Jean-Yves Ruf à la mise en scène, tout son pouvoir de séduction.

Ici bien avant Hélène de Troie, c'est Hélène la plus belle jeune fille du monde que nous découvrons, celle dont la beauté est un rêve digne des dieux.

Après un prologue où sous les manigances de la Discorde déguisée en Paix, trois déesses se disputent le sort d'Hélène fille de Tyndare, roi de Sparte (en fait de Jupiter), débute le drame ou ... la comédie.

Ici les portes ne claquent peut-être pas, mais se nouent et se dénouent des relations amoureuses bien inconstantes. De travestissements en fourberies au machiavélisme bien insouciant, le trouble érotique se joue de ceux et celles qui le découvre. Les chagrins d'amour ne durent pas plus qu'un songe. Hélène la plus belle des femmes, ne demande qu'à aimer et capte les cœurs de tous ceux qui la croisent. De Ménélas qui entre à son service en se déguisant en amazone pour l'approcher, à Thésée, son rival qui enlève la jeune femme et sa (fausse) suivante, au prince Menestee, fils de Creonte et jusqu'au bouffon, tous en tombent amoureux et quand ce n'est pas d'elle, c'est de sa fausse suivante. Car Elena, comme bien d'autres *dramma per musica*, joue aussi sur le trouble homohérotique dont la scène vénitienne était si friande, tout comme se trouvent entremêlés le trivial aux plus nobles des

sentiments, le comique au tragique. Après bien des quiproquos, où le Bouffon de Tyndare, Iro, à sa part et non des moindres, tout finit par rentrer dans l'ordre, enfin presque.

La mise en scène de Jean-Yves Ruf est profondément élégante et raffinée, respectueuse de l'œuvre, manquant du coup parfois d'audace et de fantaisie. Des décors sobres, évoquant une arène, quelques accessoires, de belles lumières et costumes évoquant le XVII^e siècle, offrent un très beau cadre à une distribution excellente et équilibrée, pleine de jeunesse et de vitalité, très légèrement différente de celle d'Aix-en-Provence.

La jeune soprano hongroise Emöke Barath, dans le rôle-titre est la plus belle perle baroque qui soit. Son timbre sensuel, son impertinence scénique en font une Hélène aux charmes incomparables. Le contre-ténor Valer Barna-Sabadus est un Ménélas mélancolique et ardent tandis que le ténor Fernando Guimaraes révèle un timbre séduisant dans le rôle de Thésée. On retiendra également, dans le rôle d'Iro, le bouffon, un irrésistible et truculent Zachary Wilder. L'ensemble des autres chanteurs relèvent avec panache les rôles parfois multiples qui leurs échoient. On a pu remarquer la très belle basse Krzystof Baczyk dans les rôles de Tyndare et Neptune ou la superbe mezzo anglaise Kitty Whately dans le rôle de l'épouse délaissée de Thésée, Ippolita.

L'autre belle surprise de cette production est la Capella Mediterranea, qui redonne à la musique de Cavalli d'onctueuses couleurs et de savantes nuances, même si l'on peut regretter quelques soucis de justesses du côté des cornets à bouquin. Leonardo Garcia Alarcón fait chatoyer son ensemble et se montre ici très attentif aux voix. Pari réussi pour cette renaissance. A Versailles, le public s'est montré conquis.

Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena, *Dramma per musica* en un prologue et trois actes, Livret de Giovanni Faustini et Niccolo Minato.; Mise en scène : Jean-Yves Ruf, décors : Laure Pichat , costumes : Claudia Jenatsch, ; Lumières et mise en scène : Christian Dubet; Avec : Elena, Venere, Emöke Barath; Menelao, Valer Barna-Sabadus; Teseo, Fernando Guimaraes ; Peritoo, Rodrigo Ferreira ; Ippolita, Pallade, Kitty Whately ; Iro , Zachary Wilder ; Tindaro, Nettuno, Krysztof Baczyk ; Menesteo, La Pace, Anna Reinhold ; Erginda, Giunone, Castore, Francesca Aspromonte ; Eurite, La Verita, Majdouline Zerari ; Diomede, Creonte, Brendan Tuohy ; Euripilo, La Discordia, Polluce ; Christopher Lowrey ; Antiloco, Job Tomé. Solistes de l'Académie Européenne de musique du Festival d'Aix-en-Provence ; Cappella Mediterranea; Direction : Leonardo García Alarcón.